

CHAPITRE CINQUIÈME

J'aime bien quand ma maison est rangée, quand elle est propre et que rien ne traîne au milieu. J'ai alors l'impression qu'elle est deux fois plus grande qu'à l'habitude. Malheureusement ça ne dure jamais très longtemps. Il faut dire que je ne fais pas grand chose pour qu'elle reste en l'état. A chaque fois que je sors quelque chose, je le pose dans un coin et je ne le range pas. Les choses s'empilent. Les rouleaux de parchemin vierges et ceux à moitié gribouillés forment un millefeuille au milieu duquel on doit trouver un pot d'encre vide, un livre assez précieux pour avoir été oublié là, ou encore une assiette en bois et quelques os d'un précédent repas... Pourtant, j'aime bien ranger. Seulement, il faut que je me décide à commencer, et ce n'est jamais gagné. Je trouve toujours une raison pour remettre ça à plus tard, une occupation plus pressante et bien plus importante, comme une subite envie de profiter du soleil par exemple...

Quand je décide de ranger, j'y passe en général la journée. Je ne peux pas m'empêcher de tout sortir, de tout ranger comme c'était avant, ou d'une manière différente d'ailleurs. A chaque fois je me débarrasse d'un certain nombre d'objets inutiles, et j'en stocke un certain nombre d'autres. Le temps passe alors d'une manière étrange, à la fois très vite et très lentement. J'ai l'impression de me redécouvrir moi-même, à travers tout ce que je garde. Parfois je me demande comment et pourquoi je conserve certains objets, je me remémore ces moments où ils me paraissaient être d'une importance capitale, et un léger sentiment de honte me vient à l'esprit. Mais ranger me permet de me vider l'esprit, de ne penser à rien d'autre, de remettre de l'ordre dans mon cerveau en même temps que je mets de l'ordre dans ma maison. Le soir venu, quand la marmite bouillonne doucement dans l'âtre et que j'attends assis dans mon fauteuil à l'accoudoir scié, les mains tendues pour les réchauffer, admirant mon travail de la journée, alors je me sens vraiment apaisé. Il suffit que je me lève pour rajouter quelques épices à ma préparation, et les odeurs qui parviennent jusqu'à mes narines suffisent à mon bonheur. A chaque fois je me dis : à partir de maintenant, tu fais attention, tu ranges chaque chose dès que tu n'en as plus besoin. Et bien sûr à chaque fois je ne le fais pas. Quelques jours après, le même enchevêtrement d'armes, de vêtements, de livres, de parchemins, d'ustensiles, de bibelots, d'objets de toutes sortes toujours plus ou moins utiles les uns que les autres se retrouvent sur la table, par terre à côté de la cheminée, de part et d'autre de mon lit, dans chaque recoin accessible ou non.

Ce jour-là avait été un de ces jours où j'avais rangé. Et ça m'avait fait un bien fou. D'abord parce que ma maison en avait particulièrement besoin, et la voir propre et grande était plus agréable que jamais. Ensuite, parce que cela faisait plusieurs mois que je broyais du noir. Je n'avais toujours pas digéré l'épisode de Nati. Je m'en voulais, terriblement. J'avais retourné le problème dans tous les sens, fait appel à de nombreuses personnes, et la seule conclusion qui s'imposait était la suivante : il avait presque accompli sa mission, mais il avait disparu brutalement. Comment avais-je pu pousser quelqu'un vers sa fin ? J'avais beau me répéter que ce n'était pas de ma faute, je me sentais affreusement responsable de sa mort. Je lui avais enlevé ce qu'il avait de plus précieux. Pire, il avait été content que je lui fasse confiance. Le non-retour des gamins m'avait achevé moralement. Je ne m'en étais pas complètement remis. Je ne dormais plus la nuit, je piquais du nez à n'importe quelle heure du jour, je me laissais aller et mes affaires avec. Je n'entretenais plus aucune relation avec personne, je n'étais plus au courant de rien. Bref, je m'étais presque mis hors-jeu moi-même.

Et à ce niveau-là, ça ne pardonne pas. Je n'avais pas été loin de tout perdre. Mes finances avaient dangereusement fondu et mes relations s'étaient étiolées.

Ce jour-là, ranger m'avait donc fait encore plus de bien que d'habitude. Une journée entière à me vider l'esprit, entièrement, et une bonne nuit de sommeil après un travail éprouvant, surtout quand on ne tient que sur une jambe. Elle avait fait du bien à mes finances aussi. J'avais retrouvé deux rouleaux de parchemin vierges, ce serait toujours une dépense de moins dans les semaines qui suivraient. J'avais également mis la main sur une bourse d'une vingtaine de pièces d'or que je croyais avoir perdue, et dont je ne me rappelais même pas l'existence. Elle rejoignit bien vite ma propre bourse, et fit plus que doubler son contenu. Quelques liquidités sont toujours utiles. J'avais de plus empilé dans un coin tout un attirail de vieux objets à moitié inutilisables pour la plupart. Certains étaient encore en très bon état, et j'en tirerais un bon prix. Je comptais en effet profiter de l'occasion d'une visite en ville pour faire du vide en me débarrassant de mon ancien attirail de chasseur devenu inutile et ainsi glaner encore quelques sous. Cette sortie étant la première depuis longtemps, je comptais également remettre de l'ordre dans mes affaires, et aller voir de plus près un ou deux petits « trafics » parmi les plus rentables. Enfin, si j'obtenais fortuitement un renseignement ou deux en payant quelques choppes aux bonnes personnes la journée serait vraiment parfaite.

Elle le fut, d'un certain point de vue. D'un autre, je crois que j'aurais mieux fait de ne pas me lever ce matin-là. Pourtant ma maison était rangée, mon lit me semblait plus confortable que jamais. J'avais dormi d'une traite, chose exceptionnelle, et le soleil était venu me réveiller suffisamment tôt pour que je puisse profiter d'une belle matinée. Après un repas délicieux, je m'accordais quelques instants à ne rien faire, puis j'emballais mes affaires et pris la direction de la ville. La matinée était tellement belle que je ne faisais pas beaucoup preuve de prudence. Je pensais arriver en ville vers l'heure du déjeuner, et je baignerais alors dans une douce agitation qui me ferait du bien après de trop longues semaines d'isolement.

Lorsqu'on se déplace sur une seule jambe, tout devient plus compliqué. Le simple fait de se relever pour remettre une bûche dans l'âtre est un supplice. Alors imaginez la route pour rejoindre la ville, affublé d'un ballot énorme d'affaires en tout genre : simplement impossible. Je suis donc sorti de chez moi, me suis assis sur le muret de ma petite maison et j'ai attendu. Attendu que quelqu'un passe avec une charrette. Ce simple fait me ramena avec violence à ma condition d'handicapé, et par extension, à ma solitude... J'avais vraiment besoin de cette sortie... Finalement je pris place aux côtés d'un paysan des environs, parti vendre du fourrage, trop heureux d'avoir trouvé quelqu'un à qui compter ses nombreux ennuis sur la route. Lorsque la ville nous happa, le soleil venait d'atteindre son zénith. Je remerciai chaleureusement mon nouvel ami et, chargeant tant bien que mal mon fardeau sur mes épaules, pris le chemin de la grande rue. A vrai dire, mes affaires devaient m'emmener plus dans les bas fonds, mais je mourrais d'envie d'un bain de foule, un vrai. Et je fus comblé. La rue débordait de négociants, d'ouvriers, d'artisans, de soldats... Tout ce beau monde se mêlait dans un brouhaha assourdissant qui me fit sourire. Tandis que je descendais l'avenue, je sentis une main se glisser avec agilité dans mon barda. Prompt comme l'éclair je me retournai et saisis le voleur au poignet, lequel me regarda avec de grands yeux éberlués :

- Ce n'est pas parce que je n'ai qu'une jambe que je suis forcément une proie facile...

J'eus tout le loisir d'étudier mon voleur, tant il était terrifié : âgé d'une douzaine d'années, il me rappela instantanément Mani. Je n'avais que trop peur de ce qu'ils étaient devenus, lui et ses comparses. Détournant mon visage je lui ordonnai de filer avant que je ne change d'avis et appelle la garde. Évidemment le garçon sauta sur l'occasion et décampa aussi vite qu'il était apparu. Soudain, je partis d'un grand rire, tout seul en plein milieu de la rue. Quelques passants se retournèrent, mais la plupart était habituée à croiser des fous et ne firent même pas attention. Il faut dire qu'un homme à l'apparence fatigué se trimbalant sur une jambe avec un sac en toile plus gros que lui correspond bien à la définition de « fou ». Mon rire s'arrêta aussi vite qu'il était venu, mais il m'avait fait du bien. En fin de compte, je n'avais pas tant perdu la main que ça. Le gosse avait été suffisamment discret et presque assez rapide, mais mes réflexes m'avaient permis d'économiser une part non négligeable des économies qui me restaient. Ma petite escapade en ville s'annonçait bien finalement.

Bien vite, le bain de foule me lassa. Je n'aime pas marcher quand il y a beaucoup de monde. J'ai toujours l'impression d'être de trop. C'est toujours moi qui fais un pas de côté quand quelqu'un vient en face, je baisse toujours les yeux devant un miséreux qui se traîne ou mendie un bout de pain. Tout cela me rend mal à l'aise. Je m'engageai alors dans des rues moins fréquentées, et je redevins plus prudent qu'à l'habitude. La première priorité était de trouver quelqu'un qui reprendrait tout mon attirail pour un bon prix et sans trop poser de questions. Ensuite, moins encombré, je pourrais vaquer à des occupations plus intéressantes, voire même songer à passer la nuit ici pour remettre complètement les choses sur pieds. Je connaissais des receleurs bien sûr, mais personne qui se serait encombré d'autant d'armes, pièges, et autres objets spécifiques. Le problème n'est pas que ce soit risqué ou non, les gardes eux-mêmes vont parfois se fournir là où les armes sont meilleures que celles qu'on leur fournit. Le problème est surtout de pouvoir revendre rapidement tous ces objets. Les garder revient à avoir du liquide dans la nature, et des affaires peuvent vous passer sous le nez. J'allais devoir m'aventurer dans des endroits que j'avais du mal à approcher. Mais d'abord, j'avais une connaissance à voir, une vieille connaissance. Elle me devait un service. Je tournai à gauche au croisement suivant, et me retrouvai dans un enchevêtrement de ruelles que je connaissais un peu. Je jetai un regard de chaque côté, derrière moi aussi, et vit quelqu'un s'éloigner en silence. Au loin, j'entendais toujours le brouhaha qui montait des étals où l'on braillait la qualité des produits, des estrades où l'on essayait de faire rire les rares badauds qui s'attardaient, de la rue même où des centaines de passants piétinaient plus qu'ils n'avançaient.

Je tournai une nouvelle fois à gauche, puis m'arrêtai au milieu de l'impasse dans laquelle je m'étais engagé. J'entrai sans taper, cela fait toujours son petit effet, et un homme de petite taille sans cheveux vint à ma rencontre.

- Orreg ! me lança-t-il mi-figue mi-raisin.

- Bien le bonjour à toi, Taxcik ! Toujours aussi petit, à ce que je vois. Tu te décideras à grandir un jour ?

- Que veux-tu ?

Il avait pris un ton qu'il voulait menaçant, mais il tremblait trop pour être crédible. En réalité, je crois qu'il me craignait plus que ceux de qui je l'avais sauvé.

- Tu me dois un service, il me semble. Je t'ai débarrassé de pas mal de gens qui te causaient du souci.

- Tu parles, c'est toi qui les avais poussés vers moi.

- Allons, tu recommences à délirer. Je me souviens parfaitement de tes derniers mots lors de notre dernière rencontre : « Je te revaudrai ça, Orreg ! ». Et ben je suis là, et j'ai besoin de remplir ma bourse, alors tu vas m'acheter tout ça.

J'avais déjà déposé mon sac, mais je l'ouvris et lui montrai une partie du contenu. Taxcik jeta à peine un coup d'œil à l'intérieur, et recula précipitamment.

- Tu veux que je reprenne tout ton matériel de chasseur ?

- Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, il ne m'est plus très utile...

- Où t'es-tu fait cela ?

- J'ai tué l'un des Trois.

Le silence tomba comme une chape de plomb. Je le vis réfléchir à toute vitesse. Bien sûr il avait tout de suite saisi de qui je parlais. Mais il fut obligé de me demander :

- Tu as tué un des *Chasseurs* ? Je ne te crois pas.

- Pourtant si, tu me crois. Nous avons la même proie et tu sais que je n'aime pas que l'on se mêle de mes affaires.

J'avais à présent suffisamment semé le doute dans son crâne avec ce mensonge stupide pour qu'il prête moins attention au prix et à la marchandise. Mais je n'obtins rien de lui pendant les minutes qui suivirent. Il était dans un dilemme mental pour déterminer si je mentais ou non tel que je pouvais presque suivre son raisonnement à l'expression changeante de son visage. Finalement il sembla parvenir à une conclusion et vérifia encore un moment qu'il ne se trompait pas. Puis il me lança :

- Peut importe que ce soit vrai ou pas. Je ne trafique plus, ou que des banalités. Ce que tu veux me fourguer, je mettrais plusieurs années à le vendre.

- Je ne t'en demande que la moitié du prix d'origine.

- C'est bien trop, tu me ruines presque.

- Alors je vais t'en demander un peu plus, histoire de te ruiner complètement...

Notre petit échange fut interrompu par l'entrée d'un homme qui aurait dû le faire plier définitivement, mais je compris rapidement que cela allait tourner à son avantage. A voir son apparence, sa démarche, il ne faisait aucun doute que l'homme avait du pouvoir ici. Ses cheveux mi-longs et sa fine barbe lui donnaient l'allure d'un prince, mais ses yeux mauvais

faisaient voir son côté sombre et son appartenance à un quelconque groupe de malfrats influents. La rapière au côté complétait le tableau. Il ne demanda rien mais Taxcik disparut quelques instants avant de revenir avec trois épées courtes et une demi-douzaine de poignards assez bien aiguisés. L'autre prit le tout, et se prépara à sortir. Au dernier moment il se tourna vers moi et lança sur le ton de la conversation :

- C'est la première fois que je vous vois ici.
- C'est que vous êtes nouveau dans le quartier, j'avais mes habitudes il y a quelque temps.
- Les temps changent.
- Pas les habitudes.
- Oui, surtout les mauvaises.

Le message avait été suffisamment clair. Je reprenais mon lourd sac, faisais comprendre d'un seul regard à Taxcik qu'il ne perdait rien pour attendre et je sortis à mon tour. L'autre avait déjà disparu, au détour d'une rue ou dans l'ombre d'une autre des maisons des alentours. Il me fallait trouver quelqu'un d'autre, un type en qui je pourrais faire confiance, mais que je connaîtrais peu. L'après-midi fut longue, douloureuse, et harassante. Je déambulais au hasard des rues, rencontrais quelques receleurs potentiels, me débarrassais des objets les plus communs : couteaux en tous genres, armure légère, ceinture épaisse avec de nombreuses poches. Mais il me restait le principal, et le sac semblait peser plus lourd encore qu'au début de la journée. J'obtins des adresses et je trouvai plusieurs fois porte ou bouche closes. La soirée approchant, je décidai de retenir une chambre, de prendre un bon repas et de discuter un peu dans une des salles bondées où un détail glisse toujours jusqu'aux oreilles attentives. Après tout, j'avais récupéré de la menue monnaie, et je pouvais au moins me changer les idées, après des mois de dépression. L'auberge que j'avais investie se trouvait au bord d'une des avenues principales, là où les voyageurs côtoyaient les négociants et les quelques habitués qui buvaient deux ou trois verres à l'œil pour un seul de payé.

Je passais la soirée à offrir des verres, à boire un peu, à écouter beaucoup. Je captais de nombreuses choses, mais peu étaient vraiment intéressantes. J'en mémorisais certaines, pour plus tard ; je rejetai les autres. J'écoutais depuis un moment un artisan du coin parler de tous les cancans de la cour. Il disait avoir des informations de première main, lui qui avait fait une livraison deux jours avant seulement. Il racontait volontiers comment il avait surpris tel noble dans les bras de telle dame qui n'était pas la sienne, comment un invité se faisait passer pour quelqu'un d'autre afin de profiter de certaines faveurs, et autres inventions toutes plus absurdes les unes que les autres. Mais alors qu'il parlait j'observais un homme assis seul à une table, près des escaliers qui conduisaient à l'étage et aux chambres. Il était visiblement épuisé, une barbe de plusieurs jours ne cachait pas ses traits tirés. Plusieurs verres vides étaient posés devant lui, et pourtant son œil restait lucide. Ses habits noirs étaient déchirés par endroits et couverts de poussière, mais cela ne semblait pas le gêner. Délaissant une conversation inintéressante je pris la direction des chambres, non sans jeter un dernier coup d'œil à cet étrange voyageur. Alors que je passais à côté de lui, il fit tomber une pièce. Je me penchai

pour la ramasser et restais quelques instants interdits devant le dessin qui ornait l'objet. Un simple cercle occupait une face, l'autre était vierge de tout motif. Je n'avais jamais vu une telle pièce, mais j'en avais bien sûr entendu parler. Je posais la pièce sur la table et m'apprêtais à monter mais l'homme me devança :

- Asseyez-vous.

- Que voulez-vous ?

- Vous transmettre un message. On m'a simplement demandé de vous faire parvenir cette pièce, et de vous dire ceci : « Les trois écus, quartier ouest, dans deux nuits ».

- Et si je n'y vais pas ?

- Je ne suis qu'un messenger, je n'ai même pas vu celui qui veut vous rencontrer. Mais on m'a fait comprendre que vous avez intérêt à y aller. D'ici là, vous avez aussi intérêt à ne pas chercher à revoir un certain Taxcik, ou n'importe qui d'autre.

- C'est tout ?

Il se leva et partit. Cela répondait à ma question. Je montai me coucher, mais ne pus dormir immédiatement. Le Cercle voulait me rencontrer. Pourquoi ? Je n'en avais aucune idée. Je n'avais fait qu'essayer de fourguer un peu de matériel, certains objets étaient uniques, mais rien d'exceptionnel. Ce qui m'intriguait le plus, c'est qu'on voulait m'éloigner de tout receleur, comme si on voulait que je garde des objets inutiles... Le lendemain, je laissais mes affaires à l'auberge, payais pour deux nuits supplémentaires et sortis m'occuper de quelques affaires, plus pour me changer les idées que pour obéir aux injonctions qui m'avaient été données la veille. Je n'avais pas tellement peur du Cercle, je pensais être capable de disparaître assez longtemps pour me faire oublier. De toute façon je ne venais que rarement en ville. Mais je n'avais pas envie de faire beaucoup d'efforts, surtout avec ma jambe en moins. A priori je n'avais rien à craindre, sinon ils n'auraient pas pris la peine de « m'inviter ». Je resterais sur mes gardes lors de la rencontre, mais à part je ne me faisais pas plus de soucis que d'habitude. La journée était encore belle, et il y avait presque plus de monde que la veille dans les rues. Je me rendis vers les quartiers plus aisés avec l'idée de récupérer une bourse bien remplie, même si ce serait difficile. Je remontai une avenue assez large, bordée de différents commerces ou artisans largement ouverts sur la rue. Les passants ne pouvaient manquer les produits exposés, les odeurs qui s'échappaient, ou les gestes précis et répétitifs de ceux qui s'affairaient. Je reconnus un vieil homme qui enfilait des perles et des pierres semi-précieuses sur des fils argentés. Il tremblait tant que j'attendis un moment que le collier tombe et se défasse, mais ce moment ne vint pas. L'échoppe d'après était celle d'un négociant en tissus et étoffes, mon objectif du jour. J'entraï et ne vis personne, ce qui ne m'étonna pas. Je passai dans l'arrière-boutique, dont la porte était cachée par un rideau épais et multicolore, sans prendre la peine de faire sentir ma présence. Le décor changea du tout au tout. D'une pièce ouverte et lumineuse débordant de produits tous plus fins les uns que les autres, je passai à une pièce plus sombre et sobre à la fois, encombrée d'une table et de quelques chaises. Des armoires bien closes habillaient les murs, et une commode se trouvait à côté

d'une autre porte dans le fond. Je m'assis et attendis plusieurs minutes. Finalement un bruit de serrure m'annonça l'arrivée de propriétaire des lieux. Il resta interdit une seconde ou deux, puis sortit et revint avec une bouteille et deux verres. Il me servit un liquide rouge sombre, et prit une chaise face à moi. Je le dévisageai un moment, il n'avait pas beaucoup changé. Sa stature ne laissait pas deviner sa profession. Ses épaules larges encadraient un visage épais et rude, aux sourcils broussailleux et au menton bien présent. L'âge l'avait un peu amaigri, mais cela faisait plutôt ressortir ses muscles, et il n'en paraissait que plus affuté. Il vida la moitié de son verre et le remplit à nouveau. Visiblement, il n'avait pas non plus perdu cette habitude qui lui était propre.

- Ca fait longtemps, Orreg.

- J'ai eu quelques problèmes.

- J'ai su pour ta jambe, mais je pensais que tu t'en remettrais plus vite. Après tout, tu t'es toujours débrouillé avec ce genre de pépin, même si pour une fois je dois avouer que tu l'as bien cherché.

- Si tu savais...

- Qu'est-ce qui t'amène, Orreg ?

- Il me semble que je t'avais demandé de transporter et de revendre quelques babioles avec tes tissus. Je suis venu récupérer mon dû.

- Oui je me souviens, c'était il y a huit ou neuf mois. Pas facile à écouler ton petit stock.

- Ne me fais pas croire que tu n'y es pas arrivé. Je te connais assez pour savoir que tu n'acceptes que les affaires dont tu connais les risques, et qu'une fois engagé tu vas jusqu'au bout.

- Oui, bien sûr j'y suis arrivé, mais avec plus de frais que prévu. Et vu que je ne t'ai pas revu, j'ai employé ce qui restait à une autre affaire.

- Tu as quoi ?

- Ecoute Orreg, tu sais ce que c'est les affaires...

- Combien ?

- Alors voyons, si je me souviens bien tu en voulais dix pièces d'or pour chaque unité, et il devait y en avoir quinze ou seize.

- Vingt !

- Oui vingt. Vingt pour cent étaient pour moi à l'origine, je me suis augmenté à quarante.

Je restai silencieux quelques secondes, le temps de boire deux gorgées du très bon mais très enivrant vin qu'il m'avait servi. Je pris encore le temps de digérer, autant le vin que

ses paroles. Sur les deux cent pièces qui devaient me revenir au départ, il n'en restait déjà que cent vingt. Et je m'attendais encore à pire.

- Après m'être payé, voyant que tu ne venais pas, j'ai investi presque la totalité de la somme, me servant du reste pour payer quelques fournisseurs.

- Et aujourd'hui, il te reste combien ?

- Dans deux ou trois mois je devrais avoir récupéré tout ce que je te dois, un peu plus même.

- Aujourd'hui ? demandai-je en ayant un peu élevé le ton.

- Rien ! Bien sûr qu'il ne me reste rien, tu sais ce que c'est les affaires.

Il se répétait. Cette habitude aussi n'avait pas disparu. « Les affaires », c'était son excuse favorite. Il devait même la répéter à longueur de journée, juste pour le plaisir. J'allais devoir jouer serré si je voulais récupérer une bourse, même à moitié remplie. Je regardai Valyan vider son verre en entier cette fois. Il ne se resservit pas.

- Je n'ai pas besoin de beaucoup maintenant, alors si tu m'en donnes la moitié, je pourrai patienter un mois.

- Je n'ai rien, je ne garde jamais rien sur moi. Tu me connais. Tu sais ce que c'est les affaires.

- Arrête ! J'ai été patient, trop peut-être. Je te laisse jusqu'à demain, après...

- Quoi Orreg ? Tu vas me courir après ? Je te paierai. Tu me connais, je suis honnête, je paie toujours. Dans trois mois tu auras tes cent vingt pièces d'or, cent trente si mes affaires ont marché. Ce sera mon dédommagement.

- On s'était mis d'accord sur cent soixante.

- Je t'ai dit que j'ai eu des frais, j'ai été obligé d'augmenter ma part. Tu ne peux pas m'en vouloir pour ça.

- Non, bien sûr que non. Je ne t'en veux pas, Valyan. Je ne t'en veux même pas pour m'avoir doublé sur le vin du mois dernier.

- Que...

- J'ai été absent, mais je n'ai pas cessé d'écouter. Tu me connais, ajoutai-je d'un ton ironique. Par contre, une certaine comtesse risque de t'en vouloir si elle découvre que tu lui vends deux fois plus cher des étoffes d'une qualité plus que douteuse.

- Orreg, tu ne ferais pas ça.

- Moi, non. Toi, tu pourrais te repentir, et faire parvenir un message. D'ailleurs, ce message pourrait déjà être en chemin.

Sur ce dernier point je mentais, mais il était temps d'enfoncer le clou. Il changea de couleur, se resservit un verre et, chose exceptionnelle, le vida d'un trait. Je réfléchissais à ce que je pouvais lui demander de raisonnable, mais il prit les devants :

- Cinquante maintenant, quatre-vingt dans un mois et on est quitte.

- Non Valyan. Je ne suis pas rancunier mais je veux récupérer ma part d'origine. On va donc dire quatre-vingt demain, et quatre-vingt dans un mois. Ah oui, et pour le vin, on va dire quatre-vingt avec les intérêts. Ce qui porte le total à deux cent quarante.

- Tu en demandes trop, Orreg. Tu ne devrais pas pousser autant, ça va se retourner contre toi un jour.

- Je sais. Tiens d'ailleurs je vais faire un geste. Vu que tu es un ami je vais te laisser un mois pour la somme complète, que je vais arrondir à deux cent cinquante.

- Orreg, tu...

- Tss, tu sais ce que c'est les affaires. Je dois y aller, histoire d'arrêter le messenger à temps. Mais pas d'embrouille cette fois, j'ai pris mes précautions. Si dans un mois jour pour jour je n'ai pas ma bourse, je te coule, Valyan. Quitte à couler avec toi !

- Tu n'oseras pas, et tu le sais très bien. On arrête de jouer, Orreg. Tu me demandes trop, et tu ne sais rien de mes affaires avec cette comtesse. Je te donnerai tes cent vingt pièces, mais rien de plus.

Il me connaissait trop bien. Ou alors j'avais été absent trop longtemps. Mais je n'y croyais pas. Valyan et moi étions pareils. On pensait, agissait de la même façon. On inventait toujours le détail supplémentaire pour faire plier l'adversaire, et on savait par conséquent quand l'autre mentait. J'avais été trop négligent. Mais j'avais une dernière carte à jouer. J'allais tout lui dire. Presque tout.

- J'ai besoin de toi, Valyan. J'ai un gros problème.

- Disons que si je t'apporte des informations, on oublie ma dette ?

- Ce n'est plus une question d'argent. Mais si tu veux que ce le soit, alors tu me donneras cent pièces quand tu pourras, et le reste ce sera ce que tu vas m'apprendre.

- D'accord.

- Le Cercle veut me rencontrer, demain soir.

Je revins à l'auberge ce soir-là encore plus déboussolé. J'avais appris des choses qui ne m'aideraient pas face au Cercle. Pire, elles pourraient me nuire. La rencontre avec Valyan ne s'était pas passée exactement comme je l'avais voulu mais j'en avais retiré autre chose. Indirectement, il m'avait transmis des informations sur la chose qui me tenait le plus à cœur ces derniers temps. Je pensais que ça pouvait m'être utile, mais aussi tôt que je ne l'aurais pas

cru. Je me réveillais en effet au milieu de la nuit après avoir senti sur mon cou la froideur d'une lame. Une main vint se plaquer sur ma bouche.

- Orreg d'Evaldia, vous devriez apprendre à tenir votre langue.

- Tue-le.

Dalu'ina appuya un peu sur la lame, et du sang commença à couler sur mon cou. J'essayais de parler, mais elle me tenait trop fermement. Un des deux hommes reprit la parole :

- Dépêche-toi.

- Pourquoi ? réussis-je à lancer en me tordant le cou, ce qui me valut une nouvelle estafilade.

- Pourquoi ? Mais Orreg, vous ne pensiez pas pouvoir vous vanter de nous avoir tués et rester vous-même en vie ?

C'était donc cela ! A cet instant, je compris un peu mieux pourquoi ils étaient peu connus. Les seules personnes qui les rencontraient n'avaient en général pas le temps de colporter des rumeurs. Un petit mensonge fait à un bandit de bas étage m'avait amené dans cette situation. Je me promis de faire plus attention si j'en sortais vivant. J'avais une seule chance, je ne devais pas la manquer.

- Goules... Catacombes... Piège...

- Orreg d'Evaldia, vous en dites encore trop !

- Ou pas assez, remarqua Tivielen en retenant la main de Dalu'ina.

Je respirai bruyamment, j'avais déjà réussi à retenir leur attention, et la lame ne faisait plus qu'effleurer ma peau, là où le sang coulait déjà moins fort. Pourtant, le plus grand des Chasseurs s'approcha, me prit par le col, me souleva de quelques centimètres et me rejeta violemment sur le lit. Puis il me maintint dans cette position, m'étouffant presque. Je n'arrivais plus à parler, j'aspirais de grandes bouffées d'air mais rien n'arrivait jusqu'à mes poumons. Pour la première fois je crus que j'allais voir les yeux du Chasseur me transpercer, mais il n'en fut rien. Il baissa la tête pour rester à couvert sous la capuche de sa cape, et me lança des mots à glacer le sang :

- Vous êtes un homme mort. Mais je vais vous laisser une chance de choisir votre mort. Vous me dites de qui vous tenez ça et vous serez mort avant même de vous en être rendu compte. Si vous dites autre chose, vous souffrirez pendant très longtemps, et vous n'aurez même pas l'occasion d'y mettre un terme vous-même, cette fois.

Il tapota l'emplacement vide sur mon lit, là où aurait dû se trouver ma jambe gauche. Je pris le temps de réfléchir, de bien réfléchir. Je ne jouais plus avec Taxcik ou Valyan ou qui que ce soit d'autre. Mais c'est à ce dernier que je pensais, et à ce qu'il m'avait dit. J'élaborais mentalement une unique phrase, une phrase qui résumerait tout ce que je savais. Bien sûr,

j'essayais surtout de me sauver la peau, tout en disant la stricte vérité. J'avais vite compris qu'ils capteraient le premier mot de travers que je dirais, et que c'en serait fini de moi. Finalement, je pris une respiration un peu plus profonde, et l'étreinte se fit un peu moins forte, à peine suffisante pour que je puisse parler.

- Le Cercle vous a tendu un piège, vous leur faites trop d'ombre et vous leur mettez des bâtons dans les roues, même sans le vouloir.

J'avais parlé rapidement mais distinctement. Et j'attendis. Ce furent sûrement les secondes les plus longues de ma vie. Pire encore que la fois où j'avais dû... Deux rencontres avec les Chasseurs, les deux pires jours de ma vie. Pourtant je persistais. J'attendais. Rien ne venait, pourtant je transpirais énormément. Je vis un poignard voler à sa main droite, pendant qu'il me maintenait toujours en place. Il me fit ouvrir la bouche et ma langue se retrouva dehors avant que j'ai eu le temps de comprendre ce qui se passait. Le poignard appuya dessus, doucement, jusqu'à ce qu'une unique goutte de sang perle à la surface. L'instant d'après ils avaient disparu. Je ne dormis plus. J'avais un horrible goût de sang dans la bouche, en plus de celui qui collait sur mon cou et mon torse. Respirer me faisait mal. Rester allongé me faisait mal. J'étais passé à deux doigts de la mort. L'obscurité de la nuit me faisait mal. La solitude me faisait mal. J'étais un mort en sursis.

Quand le jour vint, j'étais dans la même position. Bizarrement, ma langue ne me fit pas souffrir et les mots que je prononçai furent intelligibles. C'était la seule chose satisfaisante. Le sang et la sueur avaient collé sur ma peau et sur les draps. Je me dégouttais. Pour la première fois depuis longtemps ma jambe me manquait vraiment. Je me sentais la moitié de ce que j'aurais aimé être, de ce que j'avais été. Depuis cette stupide chasse et cette stupide idée de rencontrer à nouveau les Chasseurs, je m'étais perdu. Et tout ça ressortait maintenant. Ils me tenaient, ils avaient droit de vie et de mort sur moi, et ça paraissait presque normal. Je détestais cette impression, sentir que je n'étais plus maître de mes actes. Les Chasseurs m'en voulaient, le Cercle m'en voulait, Valyan et quelques autres me doubaient. Je n'étais plus rien.

La lune était belle, toute ronde, un beau cercle brillant. Voilà pourquoi le Cercle avait attendu deux nuits avant de vouloir me voir. Ce sont des fous prêts à tout, mais quand il s'agit de signes et de cercles ils sont intraitables. S'ils avaient tenu à attendre deux nuits, ce n'était pas pour rien. Un motif supplémentaire pour être sur mes gardes. J'avais passé la journée au lit, puis je m'étais levé, nettoyé et j'étais parti, emportant mes affaires. Je ne sais pas ce qui m'avait poussé à aller à ce rendez-vous, mais j'avais pris la décision de rentrer chez moi une fois la rencontre terminée, même s'il faisait encore nuit. J'étais venu dans cette ville pour me ressourcer, ça n'avait fait qu'empirer les choses.

Le quartier ouest était le plus grand de la ville, le plus malfamé aussi. Mais trouver la taverne qu'on m'avait indiquée, « Les trois écus », ne fut pas si compliqué. Si on réfléchissait bien, le quartier formait presque un cercle, il me suffisait de me rendre en son centre. La méthode fut efficace, je ne m'étais pas trompé sur leurs intentions. Cela me faisait peur. A l'intérieur, la salle était presque vide. Je remarquai immédiatement une porte au fond, devant laquelle se trouvait une table et deux colosses. Le tenancier n'avait rien à leur envier. Je

m'approchai de ce dernier et lui lançai la pièce avec le cercle. Il l'attrapa au vol et m'indiqua la porte d'un hochement de tête. Je me glissais entre la table et le mur, les deux « gardes » n'ayant pas bougé. La deuxième pièce était plus petite, et deux portes supplémentaires s'y trouvaient. Il y avait aussi une table et deux chaises. L'une d'elles était occupée par l'homme que j'avais vu chez Taxcik. Une autre personne se tenait debout derrière, dans l'ombre. Je pris la deuxième chaise et posa mon sac par terre. Mes mains se dirigèrent naturellement vers la bougie posée sur la table, pour montrer que mes intentions étaient pacifiques.

- Videz votre sac.

L'ordre me surprit un peu. Ainsi, ils en voulaient à mon matériel. Je n'avais pourtant rien d'exceptionnel en ma possession. J'obéis. Un long moment passa. L'homme debout s'avança et chuchota quelques mots à l'oreille de l'autre. Puis il reprit sa place.

- Videz vos poches, les doublures de vos vêtements, les double-fonds de vos bottes. Je ne le répèterai pas.

Je m'exécutai, bien que cela me plut beaucoup moins. J'avais de bonnes raisons de conserver en permanence quelques objets sur moi. Le manège se répéta : long silence, l'homme qui s'approche et glisse des instructions avant de reprendre sa place. La suite fut différente. L'homme que j'avais croisé chez Taxcik prit l'objet que j'avais sorti d'une de mes bottes. C'était un couteau assez court, dont la lame se repliait dans le manche. Celui-ci était en bois précieux, serti de bandes d'ivoire. Mais le plus important était la lame, faite dans un métal d'une solidité à toute épreuve, capable de venir à bout de certaines pierres. La lame ne rouillait pas, ne s'usait pas. Ce bien exceptionnel était un des plus précieux en ma possession. A cet instant, je sus que je ne le reverrais plus. Une autre part de moi s'envolait. J'étais attaqué, rongé et détruit de tous les côtés. Il ne me restait rien à quoi m'accrocher. L'autre s'empara encore d'une courte lame rouillée sans aucune valeur (je me demandais même pourquoi je ne l'avais pas jetée) et lança ces quelques mots avant de sortir de la pièce :

- Reprenez vos affaires et partez. Oubliez tout ce que vous avez vu ici, oubliez que vous nous avez rencontré, oubliez que vous avez eu ces objets en votre possession.

Celui qui était resté debout sortit à son tour, silencieusement. L'entretien n'avait pas duré plus d'une heure, si bien qu'il faisait encore nuit dehors. Je retournai dans des quartiers plus fréquentables mais ne pus me résoudre à quitter la ville. J'entraï dans une petite auberge, payai un lit et m'endormis presque aussitôt. Les deux nuits précédentes de sommeil très agité avaient laissé des traces et me plongèrent dans un sommeil troublé par des cauchemars dont je n'eus aucun souvenir le lendemain matin. Je vendais rapidement pour une somme bien inférieure à ce que j'aurais pu avoir les affaires qu'il me restait. Puis je repartis chez moi. J'avais décidé de marcher, et cette fois je m'y tins. Dans mon état, la journée ne fut pas suffisante. Je passais la nuit dans un semblant d'abri formé par quelques pierres, et repartis sitôt le soleil levé. Passé la nuit dehors était vraiment dangereux, mais je ne m'en étais pas soucié. J'arrivai chez moi vers midi, quatre jours exactement après être parti. J'avais l'impression que ça faisait un mois. Je fis jouer la clé dans la serrure et entraï.

Je vis immédiatement que quelque chose clochait. Il n'y avait aucune odeur dans l'air. Rien. Quelqu'un était entré sans forcer la serrure, avait fait je ne sais quoi sans laisser de traces, et était reparti en emportant tout l'air de la maison avec lui. La trouver rangée me fit étranger, mais après tout je m'étais suffisamment affairé quelques jours plus tôt. Pourtant, il y avait sur la table un objet qui n'aurait pas dû se trouver là. La courte épée rouillée et inutilisable que le Cercle m'avait prise trônait au milieu de la pièce, telle un trophée d'une valeur inestimable. Une courte note l'accompagnait, écrite sur un de mes parchemins, avec une de mes plumes : « Non seulement vous ne tenez pas votre langue, Orreg d'Evaldia, mais en plus vous ne distinguez pas la véritable valeur de vos biens ».